



CHAPITRE I

PRÉSENT : TROIS JOURS APRÈS

Des mains, des cœurs, des câlins.

On me bombarde à chaque instant. Mais je ne reconnais pas ces mains, ces cœurs, ces câlins. Ils sont dans ma vision périphérique, la classe entière de mon niveau que je peux voir du coin de l'œil. Rien de tout ça n'est les mains, le cœur ou les câlins que je veux.

— Je suis désolé, Jess.

— C'est tellement triste, Jess.

— Comment des trucs aussi pourris peuvent arriver ?

La meilleure question de la journée. Comment. Des. Trucs. Aussi. Pourris. Peuvent. Arriver. Et ça commence. Un effondrement. Tout mon être s'enfonçant lentement en moi-même.

— Jess, ma puce.

La main de Maman est aussi légère qu'une plume sur mon épaule. Mon corps aussi lourd que du béton se liquéfie sous ce contact familial. Une respiration saccadée s'en échappe, un lac de larmes se forme au coin de mes paupières, puis se transforme en rivière, et je ne peux pas me retenir, cela coule

simplement. Maman me soutient, une pression constante qui se révèle la seule chose m'empêchant de sombrer dans les failles du sol, ou de m'envoler dans les airs.

Des voix murmurent. C'est une commémoration de dernière minute, organisée à la hâte par les parents de Vivi, afin que les élèves de l'école Grady puissent pleurer la défunte ensemble. Mais aucun d'eux, personne dans cette pièce, ne peut ramper dans le cratère dans lequel je demeure maintenant.

— Partons, ma puce, me chuchote Maman à l'oreille en plaçant une main ferme sur mon dos. C'est trop dur pour toi.

Je me laisse guider. Davantage de mains, de cœurs, de câlins tandis que Maman et Nina, ma sœur, me mènent en dehors du centre pour jeunes.

Des camarades que je connais à peine me parlent quand je passe devant eux.

— Désolée.

— Elle va nous manquer.

— Vous avez eu de la chance de vous aimer comme ça.

Entre chaque battement douloureux de mon cœur, j'ai juste envie de hurler « Fermez-la ». Ils ne savent pas. Ils ne peuvent pas savoir. Cette peine est trop brutale. Trop profonde. Trop personnelle.

Dehors, je prends une grande bouffée d'air. Mais cela n'atténue pas mon impression d'étouffer. Le monde, indifférent, continue de tourner. Les voitures passent. Les oiseaux volent. Le soleil trop chaud de cette fin septembre darde ses rayons sur moi.

— Je passerai à Whole Food en déposant Nina au travail. Je prendrai quelques plats préparés. Je sais que tu ne voudras sans doute pas manger, mais si tu changes d'avis, tu auras quelque chose au frigo, dit Maman.

— Je peux te ramener des ailes de poulet, si tu veux, propose Nina en s'emparant de son tablier Slim's Hot Chicken

qui se trouve sur le siège derrière moi, me serrant le cou trop fort au passage.

Ma mère et ma sœur se mettent à discuter du type de régime alimentaire dont a besoin une ado en deuil. Je boucle, puis défais la ceinture de sécurité. Tandis que Maman part chercher des légumes grillés et de l'eau pétillante, je suis des yeux le contour des nuages, espérant qu'il y a plus. Je ne peux imaginer un monde où je ne la reverrai jamais. Je trace son nom sur la vitre et je n'essaie même pas de contenir la rivière furieuse qui quitte mon corps.

À la maison, Maman me fait couler un bain, y verse du sel d'Epsom et allume une bougie.

— Cela ne soulagera pas ton chagrin, mais ça devrait réduire les douleurs dues aux pleurs, déclare-t-elle en posant une main sur son cœur.

Elle s'attarde, mais que dire de plus ?

La fille que j'aimais, que j'aime, est morte. Horriblement vite.

Tout ce que nous avons eu, c'est une dernière étreinte, un « Je t'aime » et un « Ne m'embrasse pas, je pense que j'ai la grippe, je ne veux pas te la refiler » et puis nos doigts entrelacés, un sourire qui se prolonge et que j'aimerais conserver pour toujours dans mon cœur. Rien. Que. Ça.

Je plonge, retiens ma respiration et ouvre les yeux pour voir les bulles d'air crever la surface au-dessus de moi, me demandant ce que ça ferait de rester là.

De mourir avec Vivi.



CHAPITRE 2

PASSÉ : TALENTS CACHÉS

Pop. Pop. Pop.

Je savais que ma thérapeute n'aimait pas les bulles de gomme à mâcher, mais elle m'énervait depuis trois ans En première, puis en deuxième et maintenant en troisième secondaire. C'était de bonne guerre. La ride qui allait de son œil gauche à son nez se creusa davantage. Mission accomplie.

Samantha prit une grande inspiration, fit rouler son stylo entre ses doigts puis demanda :

— Tu es prête ?

Je haussai les épaules car en vérité, je ne l'étais pas. Je ne savais comment, j'en étais à cent huit journées d'école sans bagarre à l'école publique de North Carolina.

Mais l'année prochaine, la quatrième secondaire serait beaucoup moins sûre.

Je ne serais plus isolée des autres élèves. Toutes les classes seraient mélangées dans le couloir. Cela serait moi – gay, trop sensible et trop prompte à me servir de mes poings – contre tout un éventail de jeunes de la banlieue de North Charlotte,

prêts à raconter des saloperies sur une fille comme moi. Honnêtement, je ne savais pas comment j'allais faire pour rester sur le chemin pas si droit que ça que j'avais eu tant de mal à emprunter. Surtout sans Samantha. J'avais une relation amour/haine avec ma thérapeute.

Elle sortit un sac de son tiroir de bureau.

— Je suis désolée de te laisser ainsi.

— Non, vous ne l'êtes pas, vous avez trop hâte de partir en lune de miel.

— C'est vrai, mais je suis navrée de laisser mes patients et puis il n'y a rien de mal à ce que je me marie.

En effet. Ce qui était mal, c'était de déménager ensuite à Seattle.

— Tu sais que tu peux m'appeler. On en a déjà discuté.

— Il y a trois heures de décalage horaire, nos agendas ne s'accorderont jamais.

Je le savais car j'ai de la famille à El Paso. Je parle rarement à mon grand-père. Il est dans l'heure des Rocheuses, à seulement deux heures de décalage.

— Quitter mes patients est difficile, soupira-t-elle. Particulièrement toi, Jess. La petite fille de douze ans, perturbée et en colère, a tellement progressé.

— Ouais, peu importe.

Je me tortillai sur mon siège et regardai les petits oiseaux en verre décorant la table à côté de moi. Mieux valait ça que de lui laisser voir que j'avais, peut-être un peu, la gorge nouée.

— Bref, ceci est pour toi, me dit-elle en poussant le sac en papier dans ma direction.

Je me penchai pour l'attraper. Impossible de faire autrement. Elle avait rencontré un bel homme torride. Je ne pouvais pas vraiment lui en vouloir. Si on me donnait la chance de connaître l'amour, je sauterais sur l'occasion. Combien de fois m'étais-je imaginée avec une petite amie? Mais j'étais

vraiment déçue de perdre ma thérapeute même si c'était pour une histoire d'amour.

Je sortis du sac un carnet à dessin, des crayons et un livre de Zentangle¹.

— Cool, dis-je en feuilletant le bouquin, certaine d'être incapable de reproduire les motifs.

— Ce n'est pas un cadeau.

— Ah bon ?

— Non, répondit-elle avec cet air qu'elle prenait quand elle voulait s'assurer que chacun de ses mots resterait gravé dans mon cerveau. Ce sont des devoirs.

— Des devoirs ?

— Oui. Durant l'année nous avons vu de nombreuses techniques à utiliser quand tu sens ton volcan intérieur prêt à entrer en éruption.

Je levai les yeux au ciel. Tant de séances à énumérer les conséquences de mes actes afin que je ne récidive plus. Je pouvais cartographier mon *volcan* même dans mon sommeil. Si j'avais fermé ma gueule, j'aurais pu les éviter. Et si je les avais évités, je ne les aurais pas bousculés. Et ils ne m'auraient pas poussée en retour. Et s'ils ne m'avaient pas poussée, je n'aurais pas explosé. Blablabla.

— Arrête de lever les yeux au ciel et montre-moi que tu connais ta leçon, dit-elle en tapotant son stylo contre la table.

— Sérieux ?

— Sérieux.

— Très bien. Serrer le poing. Ouvrir le poing. Serrer. Ouvrir, commençai-je en en faisant la démonstration. Respirer.

Je pris une inspiration et expirai lentement.

— Chanter dans ma tête.

1. Méthode de relaxation qui consiste à méditer en dessinant des motifs structurés et répétitifs dans un carré de 9 cm de côté.

Je me lançai dans une interprétation pleine de fausses notes de *You are my Sunshine*.

Samantha se boucha les oreilles et se mit à rire.

— D'accord, d'accord, tu connais ta leçon. Maintenant, ça.

— Ça?

— Gribouiller. Ça ne marchera pas en situation de crise, mais ça t'aidera si quelque chose arrive en classe, en te gardant occupée et donc en dehors des ennuis.

— Donc, le seul moyen pour moi de garder mon sang-froid c'est de n'avoir aucune interaction, et aucun ami.

— Jess, grogna-t-elle. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Tu as des amis.

— Une amie. Cheyanne.

— Pour la plupart des gens, c'est plus que suffisant. Mais je suis sérieuse. Entraîne-toi à dessiner cet été. Qui sait, tu vas peut-être te découvrir un talent caché.

— Il y a peu de chances.

Mais comme c'était notre dernière séance je voulais me montrer positive.

— OK. Un talent caché. J'ai compris. Dessiner pour rester concentrée et dans ma bulle.

— Exactement, répondit-elle en regardant l'horloge sur son bureau avant de soupirer. Ça va aller Jess. Tu as une belle âme. Tu as un incroyable recul sur toi-même, même sur tes erreurs. L'école secondaire n'est qu'une petite étape dans ta vie. Je sais que ça n'en a pas l'air, maintenant, mais tu es forte. Tu as toutes les astuces pour te tenir loin des conflits et contrôler ta colère. Tu survivras, et tu le feras avec brio.

Je voulais la croire, vraiment. Mais comment survivre sans ta bouée de secours? Quand le deuil refoulé de mon père avait commencé à me faire faire n'importe quoi au collège, c'était le bazar dans ma tête. Et puis Maman m'avait trouvé Samantha.

Et maintenant, elle partait.

Comment m'en sortir si je ne pouvais pas lui parler toutes les semaines? J'avais dit à Maman que je n'avais pas besoin d'un autre thérapeute. Mais gérer tout ça seule? Ou juste l'avoir au téléphone? J'espérais que Samantha avait raison à propos des gribouillages. Quelque chose pour que je garde mon calme. Même si une chose ne semblait pas aussi efficace qu'une vraie personne.

Une personne. Maintenant, j'y pensais. Mon cerveau partit en spirales et circonvolutions. Si Samantha avait pu rencontrer l'homme de sa vie... Bien. Il y avait plus de mille cinq cents élèves entre les murs de Grady. Peut-être que sortir de troisième secondaire ne serait pas une torture. Peut-être qu'il y avait quelqu'un que je ne connaissais pas encore. Quelqu'un qui voudrait traîner avec moi.



CHAPITRE 3

PRÉSENT : UNE SEMAINE ET UN JOUR APRÈS

Le bourdonnement du robot culinaire me réveille. Mon obsédée des smoothies de mère a décidé que le deuil doit se nourrir de graines de chia, de chou frisé et de bananes. Je suis presque sûre que la pizza froide donne de meilleurs résultats, mais peu importe.

J'ai été absente toute la semaine, mais Grady High a déclaré qu'une vie ne vaut que cinq jours de deuil et que je dois retourner en classe sous peine de ne pas pouvoir me présenter aux examens de fin de session. Retourner en classe est la dernière chose au monde que je veux, cependant ma mère va me renier si je n'ai pas mon diplôme.

Emma Watson me regarde avec ses yeux cuivrés impassibles. Les chats connaissent tout et rien à la fois. Elle cligne des yeux. *Oui, Jess, tu peux y aller*, interprété-je.

Je pense qu'elle veut juste avoir mes oreillers pour elle toute seule.

On frappe à ma porte.

— Jess, Maman te demande de descendre pour le déjeuner.

Et puis le craquement de la poignée de porte. Ma sœur n'a jamais respecté mon intimité. Elle se glisse dans ma chambre, puis dans mon lit, et me câline comme si j'étais sa fille, et non sa petite sœur.

— Sissy, je suis tellement désolée. Je sais à quel point c'est dur.

Et c'est justement le cas. Nous le savons tous. Moi, Maman, Nina. Nous avons été en deuil il y a neuf ans quand Papa a été emporté par une bombe en Afghanistan. Mais la tristesse de Nina s'est estompée. Elle ne comprend pas que j'aie l'impression qu'on a plongé un couteau émoussé dans mon corps. Tout pulse et suppure de mon ancien deuil comme une écharde profonde qu'on ramène à la surface. Mais au lieu de me soulager, cela me rappelle cruellement que la vie est dure, que l'amour fait mal et que ça serait bien plus facile si je fermais mon cœur pour toujours. Toutefois, je ne dis rien de tout ça à Nina.

— Ça va, je lâche en me tortillant pour échapper à son étreinte, et pour une fois je peux compter sur Emma Watson. Laisse-moi m'habiller.

— Tu es sûre ? Tu veux que je t'accompagne en classe ?

— Nina...

— Très bien. Je voulais juste t'aider, répond-elle en se levant du lit.

Elle part et j'enfile un jean, un T-shirt noir quelconque, et un kangourou à capuche gris. Un cadeau de Vivi.

Je le repose, le reprends, le roule en boule et le porte à mon nez, comme si, d'une façon ou d'une autre, l'essence de Vivi pourrait s'en dégager. Je suis soudain comme paralysée. Comment vais-je pouvoir avancer dans cette journée de sonneries, d'annonces à l'interphone, de changements de classe et de chuchotements sans Vivi à mes côtés ?

C'était déjà assez lourd d'être une des seules filles gays de l'école, mais en plus maintenant je suis la lesbienne avec la petite amie morte.

— Je ne pense pas pouvoir y aller.

Emma Watson hoche à peine la tête.

J'enfile le kangourou et enroule mes bras autour de mon corps. La dernière fois où je l'ai vue en classe se rejoue dans ma tête. Le jour suivant le coup de fil de sa mère. Je n'avais pas eu le courage d'écouter les messages. Je ne peux plus entendre la voix de Vivi. Je ne veux pas penser à tous les messages et textos que j'ai effacés. Si j'avais su, j'aurais tout gardé pour toujours.

On frappe encore à ma porte.

— Jess, ma puce, tu es prête?

Maman est toujours gentille. *Laisser respirer*. *Je vais te laisser respirer*, a-t-elle dit. Maman s'y connaît en deuil.

J'inspire profondément. Une inspiration étranglée qui se bloque au niveau de ma poitrine et de mon cœur. Putain.

— Je suis prête.

C'est un mensonge.

Je marche dans l'allée de notre maison en location merdique. Maman me tient la main comme si j'avais huit ans. Ma peine déferle. Est-ce que Maman la sent? Comme un organe vestigial? Elle me presse la main en réponse à mes pensées.

— Tu n'es pas prête.

Je secoue la tête.

— Ma puce. C'est bon. Tu ne seras jamais prête, mais le seul moyen d'avancer, c'est d'avancer. Ça sera dur. Parfois, ça sera terrible. Mais la seule chose que tu as à faire, c'est de vivre cette journée. Respire. Essaie de manger un peu. C'est tout ce que je te demande. Affronte les jours. Compris?

— Affronte les jours, je répète.

— Bien, dit-elle.

Papa est mort il y a neuf ans, mais je trouve encore Maman en train de pleurer de temps en temps.

Ça fait beaucoup de jours.

Je prends le smoothie qu'elle me tend, et prends aussi un thermos de café. Noir avec une cuillère de sucre, comme me l'a appris Vivi. Avant, je détestais le café. Avant. Avant et après. Après. Mon cerveau s'accélère à l'évocation de ces démarcations qui jalonnent ma vie et je veux une gomme.

— Je vais t'emmener, d'accord ?

— OK.

Je ne veux pas être coincée dans la voiture avec Nina et ses yeux tristes et avides. C'est bizarre. Ma sœur porte le deuil comme si c'était le sien. Je l'ai entendue parler au téléphone avec son petit ami du moment. Dramatisant ma situation pour se rendre plus intéressante, ou je ne sais pas quoi. Ça m'ennuie.

Maman me caresse la jambe tout en conduisant.

— Aujourd'hui, ça va être dur. Je quitterai le travail plus tôt si tu as besoin. Tu as le numéro du bureau.

Je hoche la tête, et nous passons devant le cimetière.

— Est-ce que les Bouchard...

La caresse de Maman se transforme en étreinte.

— Oui, quand ils auront les cendres, ils feront une petite cérémonie à la maison du lac. Nous sommes invitées.

J'ai de la chance. Les parents de Vivi m'avaient totalement acceptée. J'étais comme une deuxième fille, disaient-ils. Quelqu'un qui trouvait leur enfant aussi parfaite qu'eux-mêmes la voyaient. Maman n'était pas convaincue par cette histoire d'amour entre filles, au début. Mais après avoir perdu Papa, elle était devenue une guerrière qui savait choisir ses batailles. Elle avait fait de son mieux pour ne pas en faire toute une histoire quand je lui avais dit que j'étais amoureuse d'une Vivi et pas d'un Victor, même si je savais qu'elle s'inquiétait de

la réaction des autres membres de la famille et des gens en général.

Mais je ne m'en faisais pas. Les gens voient quand tu es heureuse. Vivi et moi avions fait des projets à long terme. Notre relation était parfaite, aucun détail n'était laissé au hasard.

Mais, maintenant. Fini. La mort n'était pas rentrée en ligne de compte.

Maman se gare devant l'école. Je réprime la rivière qui fait rage en moi. Il est temps de nager à contre-courant tandis que j'avance à travers les mains, les cœurs, les câlins, jusqu'à mon casier. Sans Vivi.

Je garde tout bien assemblé. Chaque partie de mon être bien serrée tandis que je pose un pied devant l'autre. Traçant ma route, n'ayant aucun contact oculaire. Le menton levé. Et puis.

— Cette sale lesbienne l'a bien mérité.

Je me fige.

— Quoi ?

Un garçon rit devant son casier, une fille timide sous le bras, et me défie d'un petit mouvement de tête.

La rivière se solidifie. Un tsunami de chagrin explose hors de moi, et mon Dieu, ça fait du bien d'être en colère. Le visage de Samantha apparaît dans mon esprit, mais je le chasse. Elle est partie. Vivi est partie. Je ne raisonne plus. Je suis front contre front, et genou contre ses parties, et la botte sur sa main jusqu'à ce que quelqu'un me saisisse par la capuche et m'éloigne du gars, laissé confus et gémissant face à ce qu'il a déclenché avec ses commentaires.

Dans le bureau, la pulsation de mon crâne fracassé me rend vivante. Bien plus vivante que je ne l'ai été depuis une semaine. La vérité, c'est que j'aimerais détruire cette école brique par brique. J'aimerais envoyer une rivière de lave à travers les couloirs. C'est mieux que de me cacher dans les abysses qui

menacent de m'engloutir tout entière. Je ne jouerai pas à la pauvre fille en deuil.

— Jessica Perez.

Le directeur adjoint Williams semble confus et les syllabes roulent sur sa langue. Ce n'est pas un nom qu'il a l'habitude de prononcer. J'ai travaillé dur pour que les choses se passent bien à l'école, gribouillant quand les choses commençaient à dégénérer.

— C'est moi, dis-je d'une voix dure, bourrue, un timbre à abattre le plus grand des arbres.

— Les bagarres ne sont pas tolérées dans cet établissement. Je comprends que vous soyez en détresse, mais si cela se reproduit, vous serez renvoyée.

De sa main manucurée, il sort un stylo noir de sa poche et griffonne sur un bloc de papier rose.

— Je vous fais un mot. Vous passerez par le bureau de madame Swaley.

Je grogne en moi-même. Swaley est une peau de vache. Elle n'est pas sincère comme Samantha. Elle s'en fiche d'aider les autres. Elle est souriante et faussement amicale, essayant de te faire parler et de te faire dire tous tes secrets afin de s'en délecter comme du lait, en ronronnant, se vantant auprès de son mari de son métier merveilleux où elle aide chaque jour des jeunes. Je jette le papier dans la première poubelle croisée. Mieux vaut avoir un retard. La vérité, c'est que je donnerais n'importe quoi pour cogner quelqu'un, n'importe qui, encore une fois.

À la place, je fais face aux murmures et au poids des regards. Tous les yeux se tournent vers moi tandis que je me fraie un chemin entre deux rangées de bureaux pour gagner le fond de la salle d'anglais. Je ne me suis jamais sentie aussi reconnaissante envers la voix de drone somnolent de monsieur Alistair, et de l'intense concentration que cela demande à mes camarades pour rester éveillés et arrêter de me fixer à la dérobée.



CHAPITRE 4

PASSÉ : CIGOGNE RIME AVEC CONNE

Rien à regarder, les gars, rien à discuter.

Je pris une grande inspiration, montai dans l'autobus et évitai les regards. Je prévoyais passer les trois prochaines années sans le moindre incident.

Au moins, ce jour d'école était prévisible. Je m'assis derrière le chauffeur et me recroquevillai loin de la porte. Cela avait été une bonne stratégie, l'année dernière. Personne ne fait le bordel à l'avant de l'autobus, donc mes voyages étaient tranquilles. J'étais passée de celle dont on parle trop à celle dont on ne parle pas du tout. *You make me happy when skies are gray.*

Toutefois, sortir de l'autobus et emprunter le passage piéton jusqu'aux portes de Grady était différent. En troisième, on nous reléguait dans une aile du bâtiment, avec une seule entrée et un seul hall. Cette année, les lieux étaient ouverts aux élèves de quatrième secondaire, ce que je redoutais.

Je traversai les halls, tête baissée, épaules rentrées, le vieux sac à dos camouflage de mon père d'un côté, et mes nouveaux stylos Sakura tout juste achetés – merci Samantha et

ses histoires de talents cachés – fourrés dans une des poches. Un groupe de garçons de mon ancien collège, accompagnés de nouveaux rencontrés en troisième, tenta de me provoquer quand je passai devant eux.

— Eh, la tarée, tu veux te battre ?

Les rires me poursuivirent le long du hall, tandis que quelqu'un relatait l'un de mes glorieux moments de première secondaire.

Je ne vais pas réagir. Je ne vais pas réagir. *You are my sunshine, my only sunshine, you make me...*

— Tu y crois ?

Je levai les yeux. Cheyanne avait relevé ses cheveux en deux chignons, façon princesse Leia, et portait un rouge à lèvres noir. Elle arborait la veste dont elle m'avait parlé dans son dernier texto, envoyée de chez ses grands-parents de San Francisco – courte et recouverte de pompons aux couleurs de l'arc-en-ciel. En dessous, elle portait une combinaison moulante noire et des Converse montantes. Elle collait au genre de l'école autant que moi, la seule différence étant qu'elle était à la fois très intelligente et douée en musique, et qu'avec son regard de tueuse, personne ne risquait de l'embêter. C'était une grande chance pour moi, qu'elle ait déménagé de Californie pour venir ici en première secondaire (même si pour elle c'était plutôt de la malchance). Au moins, le mot « homo » ne l'effrayait pas. Tout le monde avait besoin d'au moins un ami, et même si elle avait toute une bande d'amies, moi au moins, je l'avais elle.

— Quoi ?

Je regardai le flot d'élèves plus âgés envahir le hall, gardant un œil sur le couple gay que je connaissais vaguement.

— Tu te souviens quand je t'ai dit que je devais aller en anglais niveau avancé car Maman était fâchée que je sois en niveau intermédiaire ?

— Ouais.